

Seulement au cœur des particularités – du tréfonds de vies singulières – naît et s'épanouit l'universel.¹

L'Alsace est très présente, incarnée à travers les lieux, les habitants, l'histoire... En particulier dans les deux grandes « épopées », *Les orties noires* et *Le feu d'une nuit d'hiver* qui rétablissent une filiation avec les précurseurs de la littérature médiévale en langue « vulgaire » et les humanistes rhénans : Otfrid de Wissembourg, Gottfried de Strasbourg, Jean Tauler, Sébastien Brandt... L'Alsace désigne et distingue un point d'ancrage spécifique, le lieu de naissance en 1921 à Bischwiller, juste après la Première Guerre mondiale. De ce lieu natal, le poète et sa famille sont chassés au moment de l'Évacuation suivie de l'Annexion de l'Alsace par Hitler pendant les cinq années de la Deuxième Guerre mondiale. Dans l'œuvre de Vigée, perdurent l'ombre et la blessure de ce départ sans retour, de cette rupture brutale, de cet arrachement aux origines judéo-alsaciennes :

Mon enfance a connu le monde avec les yeux du songe :
je ne vous verrai plus, jardins, demeures familières,
la guerre nous sépare et m'accable d'angoisse.²

L'Alsace est restée une mémoire, un trésor de souvenirs d'enfance et de jeunesse, un « Grenier magique ». C'est le titre que le poète a donné à un recueil bilingue paru à Bischwiller en 1998 avec le concours du photographe Alfred Dott.³ On y trouve des photos de famille, des vieilles cartes postales, des documents historiques et littéraires auxquels s'ajoutent d'autres instantanés de Nouvelle-Angleterre, de Paris et d'Israël. Ces images confirment l'existence d'un passé pieusement conservé et légendé qui résonne de toutes les voix transcrites par le poète et le conteur au fil des années dans ses livres de prose et de poésie. En elles s'origine une identité narrative qui exprime avec force et constance un défi et une revanche sur le destin programmé par les bourreaux nazis. Pour le poète, *l'inconscient n'a pas d'histoire, tout y est toujours maintenant.*⁴

Cette œuvre vivifiante en son humour et sa clairvoyance, tissée au fil des navettes entre trois continents, nous initie parfois aux luttes et aux tourments de son auteur. *Le bouleau dans la sapinière*⁵ en exprime un « prélude » :

1 Claude Vigée, *La lucarne aux étoiles*. Paris : Cerf, p. 272.

2 Claude Vigée, « Le chant de ma vingtième année », in : *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 75.

3 Claude Vigée, *Le grenier magique* = *D'r Gaischderdanz uff de Rumpelkäscht : présence du temps caché*. Bischwiller : GRAPh, 1998.

4 Claude Vigée, « La chambre noire », in *ibid.*, p. 4.

5 Claude Vigée, *L'acte du bélier, Mon heure sur la terre, op. cit.*, pp. 441-442.

Un seul bouleau scintille
 Entre mousse et pierraille
 Dans la sapinière obscure
 Abandonnée au sommeil de décembre.
 Ses branches sous la pluie
 Ruissellent sans espoir,
 Le vent ne balaie plus
 La moindre feuille morte
 En grondant sur le seuil
 De la tente d'aiguilles.

Maigre arbre du printemps,
 Tu connais l'agonie
 De porter le ciel sur l'épaule
 De guingois, comme un sac
 Plein d'épines de glace ;
 D'affronter les nuits de détresse
 Tordant sous le brouillard
 Un torrent de silex,
 Pour t'écrouler au petit jour
 Dans l'eau de neige et dans la boue !

Avant, tu te plaisais à redire l'étrange
 Blanc silence premier de la terre d'hiver
 En murmurant pour toi
 Seul un petit mot : Givre ; –
 Tu épiais parfois
 Entre trois troncs croisés
 Comme à travers la lucarne ouverte au grenier
 La lumière vide là-bas,
 La soucieuse et grise
 Fumée qui rougeoit dans le champ.
 Déjà germait dans ta racine,
 Sous les scories gelées,
 Ce feu d'étoiles qui sourdra
 Dans l'été vert de la semence.



Paola Didong, *Retournement*. Gravure.

La figure poétique de l'arbre est une image puissante de la lutte du jeune poète. Ce n'est pas seulement une allégorie pour parler de la renaissance dans la nature qu'il suffirait d'imiter. L'empathie et l'identification ne suffisent pas. Cet arbre, c'est toute une vie, toute une histoire... C'est un poème où on entend l'Alsace, ses hivers, ses forêts vosgiennes, ses brumes en automne, la lumière lointaine des Noël's d'autrefois ; et son silence mortel qui pèse dans l'exil, fardeau trop lourd sur les épaules fragiles d'un seul homme. Alors ce mystérieux petit mot de « givre », « *riffè* » en alsacien qui vient à l'existence comme une grâce et qui rend l'impossible possible...

L'Alsace dans l'œuvre vigéenne, c'est aussi la lutte des langues dont plusieurs essais et entretiens rendent compte. Face au français et à l'allemand qui se sont imposés alternativement dans cette province frontalière, les dialectes interdits officiellement ont résisté de plus en plus difficilement au cours du XXème siècle. Dans l'entre-deux guerres cependant, après un demi siècle d'administration allemande, Claude Vigée parlait encore à Bischwiller une langue orale, vivante et percutante avec laquelle le « français du dimanche » ne pouvait rivaliser qu'à travers un humour rétrospectif. C'est un miracle que sous sa plume « d'écrivain juif de langue française », l'alsacien soit devenue quarante années après la Seconde Guerre mondiale une langue écrite, pensée, réfléchie, aimée... La version alsacienne du poème ci-dessus se trouve être aussi le « Prélude » du second poème écrit en alémanique, *Wènderôwefîr*⁶ :

Voor-lièd

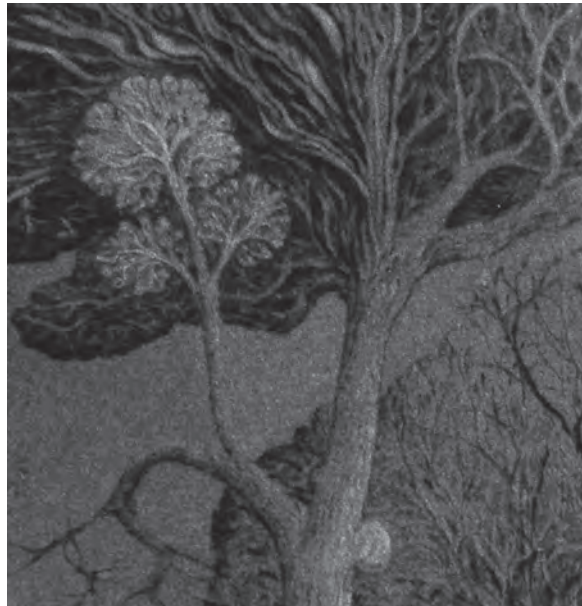
*Do schémmert e bérîk ellain
vergesse ém dezemberschlummer
zwésche moos un schtain
ém düschdere dännewàld.
Drooschdloos rüschle d'äschd ém raaje,
dr wénd brüist schwàrz un kàld
duri's offene dännennoodel-hüß,
ubni éwer d'doorschwell nüß
e wénzis bläddel furt ze faaje.
Hàrt esch's fer dich, dü dënner frihjobrsbaam,
de himmel wie e sàck gschblédderts iss
schief uff de n'ächsle zu draawe ;
bim nènwel doo ze schtehn d'nàachtlàng ém kummer
às wärsch nurr e grüßsicher gschbënschderdraam,
fur z'morjeds ém schneewässer un ém schlämm
àm end doch elend zämme zegnàkke.*

6 Claude Vigée, *Läweschprooch*. Bischwiller : Association des Amis du Musée de la Laub, 2008, p. 44. La première édition bilingue intégrale du *Feu d'une nuit d'hiver* a paru dans la *Petite anthologie de la poésie alsacienne*, Vol. X. Strasbourg : Association Jean-Baptiste Weckerlin, 1988.

*Voorhäre méchdsch gern d'fremd iirwiss
 schdelli von dr wíhnàchtsweld
 ém werdel : rífte lísli widdersch saawe ;
 odder zwésche drei qvãri schdämm
 wie durich e däch-fenschderloch löje
 éns läre liècht dorde nüß,
 éns ernschde gröje
 rauche un glunze rum feld !
 Bàll schlààt's dr àn dr wurzel erüss
 Under de gfroorene schlàkke,
 Déss schderne-fir nu wéld ruffqwèlld
 En de kerngríene summer.*

Il y a dans le dernier quatrain cette promesse de renaître quasi surnaturelle. Le poète a transcrit sa langue natale dans la proximité, la présence de l'hébreu parlé en Israël. « Au début, dit Winnicott, il faut être deux pour *être seul* »⁷. Vigée a raconté la première leçon de français à l'école primaire de Bischwiller : quand la maîtresse annonce que désormais « *e lapin ésch a hààs* », la classe entière éclate de rire.⁸ Eclats, éclosions, explosions même, annoncent dans l'œuvre de Claude Vigée les floraisons et les moissons à venir. L'amandier à Jérusalem, le cerisier d'Alsace figureront le printemps des langues française et alsacienne restées toutes deux étrangères aux oreilles du voisinage, en Amérique comme en Israël.

L'Alsace, devenue en quelque sorte sa « France de l'intérieur », est toujours et encore proche à son cœur : *Parler l'alsacien me dilate le cœur*, dit-il. L'attention conjointe qu'il a porté à cette langue natale, d'abord *fruste et archaïque*, puis doublement jeune et verte grâce à la transcription-recréation française, grâce aussi au récit consistant et savoureux des deux volumes du *Panier de houblon*⁹, révèle un travail de patience toute maternelle à l'égard des langues parlées et entendues depuis sa lointaine enfance. N'est-ce pas cette bienveillance-là qu'il appelle de ces vœux pour faire échec au mépris et au déni légendaire des langues orales d'hier et d'aujourd'hui ?



7 In : *La capacité d'être seul*. Paris : Petite bibliothèque Payot, 2012.

8 Claude Vigée, *Le panier de houblon*, 2. Paris : J.-C. Lattès, 1995, p. 178 ; *La Lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970, pp. 261-262 ou Paris : H. Champion, 2002, p. 250.

9 Claude Vigée, *Le panier de houblon*, vol. 1 : *La verte enfance du monde*, vol. 2 : *L'arrachement*. Paris : Lattès, 1994-1995.

